

«LA PIVELLINA»

CIRQUE EMBALLANT

de Rainer Frimmel et Tizza Covi

Comédie dramatique italo-autrichienne.
Avec Patrizia Gerardi, Tairo Caroli, Walter
Saabel, Asia Crippa. 1h40.

Un couple de saltimbanques recueille une fillette abandonnée dans la banlieue romaine. Beau et fragile comme un film amateur idéal.

D'abord on ne voit qu'une crinière flamboyante - celle du personnage principal, Patty, quinquagénaire aux cheveux roux -, qui jure avec la grisaille suburbaine. Un film simple, élémentaire. Enfance de l'art, art de l'enfance. Le sujet, c'est la "pivellina" du titre, une fillette de 2 ans abandonnée dans un parc désolé de la banlieue romaine, recueillie par Patty et Walter, couple de saltimbanques conjuguant dénuement et générosité. Ils vivent dans un phalanstère nomade composé de caravanes avec quelques voisins, dont Tairo, un adolescent qui va servir de grand frère attentionné à la petite, nommée Asia. Assez proche des origines, c'est-à-dire des frères Lumière, mais aussi de la grande époque du cinéma d'amateur familial, les années 1970, qui prit son essor après l'apparition du super-8, *La Pivellina* tranche avec la froideur clinique et saccadée de la vidéo nu-

➤ Pas de malheur, mais beaucoup de modestie et de vérité dans cette belle chronique de la zone.

mérique, qui a fait perdre au cinéma sa matière, son velouté et sa chaleur. Ce film, qui reste constamment à la frange du documentaire (dont sont issus les deux réalisateurs), a été tourné en super-16. Ça fait toute la différence. Le 16 mm a une présence, une densité, incluant les rayures de la pellicule, qu'on commence à regretter car c'était l'essence du cinéma.

Caméra portée, priorité au plan-séquence, pour suivre pas à pas, comme dans un film d'amateur idéal, les activités ordinaires d'une famille éphémère constituée par le couple, le jeune voisin et la petite Asia au charme inouï. Un film à hauteur d'homme, à hauteur d'enfant, dont l'équipe technique, symétrique aux acteurs non professionnels, comprend en tout et pour tout Rainer Frimmel (caméra) et Tizza Covi (son). Une Italienne et un Autrichien, comme les comédiens-saltimbanques

Patrizia Gerardi et son compagnon Walter Saabel. Certes, la



Les 7 notes.

ROULOTTE Saltimbanques et bébé trop mignon dans un film humaniste.

LA PIVELLINA de **TIZZA COVI** et **RAINER FRIMMEL**

avec Patrizia Gerardi, Walter Saabel, Tairo Caroli... 1h40.

Soyons franc. *La Pivellina* est le portrait gazouillant d'un bébé et on s'en cogne. Que la vue d'un petit enfant ramollisse les pires cœurs de pierre est chose compréhensible, le spectacle de son impuissance plaît obscurément à l'amibe qui sommeille en nous. Que le cinéma se donne pour tâche de gâtifier est en revanche une pauvre ambition. On ne reprochera pas, cependant, à *la Pivellina* de rater cet effet, puisque la salle qu'on a testée roucoulait, telle une seule mémé devant un landau, à chaque tour qu'effectuait Asia, 2 ans et pleine d'idées.

Si *la Pivellina* («*la Débutante*» ou, titre alternatif italien, *Ce n'est pas encore demain*) est une réussite, c'est plutôt par sa façon de mener ses personnages inexorablement jusque vers des zones non identifiées et «grotesques». Plutôt qu'une histoire d'enfant, c'est une vie de grand qui est ici montrée, celle de Patty, femme à cheveux rouges dont le port évoque irrésistiblement Anna Magnani. Tous les acteurs du film interprètent leur propre rôle, mais on n'est pas obligé de le savoir, car le docufiction n'y paraît pas. Seule demeure l'impression d'une sorte d'eucharistie tendre, d'une humanité si bonne qu'on en mangerait.

A la première scène, Patty erre dans un jardin entré deux im-

meubles, vide, appelant désespérément «*Hercule*»: chien, enfant, mari, demi-dieu, on ne sait. Le regard de la caméra plane au-dessus d'elle, en légère plongée, parfois se rapproche, puis s'éloigne régulièrement, comme si elle donnait au personnage un élan répété, le poussait, sorte de *fatum* pendu au-dessus des êtres et menaçant leur apparente liberté. Laquelle ne dure pas puisque Patty trouve un bébé dans le froid, abandonné, et le ramène chez elle, dans la caravane qu'elle occupe avec son mari Walter.

Avec leur neveu Tairo, ils trimballent un petit cirque (quelques chèvres, un numéro de lancer de couteaux) d'une banlieue morne à une autre. Il leur faudra désormais en plus prendre soin d'Asia,

dans l'attente d'un hypothétique retour de sa mère.

Plus que les numéros d'Asia, c'est la verte vigueur de Patrizia Gerardi qui donne sa force au film, et l'indéfini flottement qu'incarne l'adolescent Tairo, jeune chien très réussi dans ses rapports avec Walter ou sa petite amie. C'est par Tairo aussi que le scénario nous introduit à ses galeries souterraines, dans une scène où Patty, après avoir en vain tenté de faire apprendre au lycéen ses leçons d'histoire sur Mussolini, le conduit dans un miteux musée de cire où trône le Duce avec tous ses ministres, et Picasso en vrac avec Vinci. Comme une tranquille victoire du désir et du présent sur toute tentative de passé.

E.L.

Libe



Patrizia Gerardi et Asia Crippa.

[Non è ancora domani] Italie, Autriche, 2009. Avec : Patrizia Gerardi, Walter Saabel, Tairo Cairoli, Asia Crippa. 1 h 40. Sortie le 17 février.

Un premier regard accorde à *La Pivellina* toute l'estime que son humilité et sa fraîcheur lui font mériter. Intrigue simple : une bambine de 2 ans, abandonnée par sa mère, est recueillie par un couple d'artistes de cirque, intermittents de l'échec, romains et marginaux. Filmage à base de plans-séquences, directement hérités d'un art documentaire déjà perçu à Cinéma du réel (*Babooska*, tourné par le couple italo-autrichien en 2005). Acteurs interprétant avec une authenticité bluffante leur propre rôle à partir de jalons posés par les cinéastes. Récusation, enfin, des poses extrêmes que constitueraient le pathos misérabiliste et la sécheresse distanciée. Car il est toujours possible de s'attendrir chez Covi et Frimmel, puisque le choix du point de vue, souvent remarquable, permet tout autant l'empathie que la critique sociale. L'indéniable réussite de ce premier long métrage de fiction tient tout autant à l'état des lieux cinématographique qu'il propose mine de rien qu'à un portrait amer de l'Italie berlusconienne. S'il est impossible ici de

ne pas songer aux cohortes d'orphelins néoréalistes et aux artistes itinérants qui se griment au détour de chaque *strada*, l'hommage refuse la révérence stérile pour chasser sur d'autres terres, plus actuelles. Celles d'un cinéma indépendant tel qu'aux États-Unis, à l'image des frères Safdie, certains continuent à construire et dont les Dardenne, de toute évidence inspirateurs, constituent le diapason. En résulte un film logiquement et sensiblement centré sur l'enfance dont l'apprentissage, plus encore que l'abandon, est au cœur de la réflexion. Savoir vivre, donc, plus que savoir survivre : Covi et Frimmel multiplient les séquences où la petite fille recueillie – la Pivellina – mais aussi les membres de la communauté foraine s'exercent, s'instruisent et s'entraident. On apprendra donc ici, fût-ce maladroitement, à conduire une voiture, à réviser l'histoire du fascisme, à manger à la cuillère, à mentir à des flics trop curieux, à pratiquer la boxe ou à dresser un chien, à lancer des couteaux – scène superbe – et à les esquiver. Taches de couleur dans une Rome grise, pluvieuse et fort peu conventionnelle, les personnages féminins que sont la combative Patty, Magnani aux cheveux rouges, et la craquante Asia, moutes et anorak rose, sont les flamboyants symboles d'un film qui, contre toute attente, parvient au manifeste esthétique sans rien abdiquer de son authenticité. Ultime jeu de miroir, non sans importance, le couple italo-autrichien que forment Patty et Walter se superpose clairement au tandem constitué par les deux cinéastes, qui confessent volontiers être devenus, le temps d'un tournage idéal, membres de la petite troupe.

Thierry Méranger

C'est une fable d'aujourd'hui sur les laissés-pour-compte qui ne s'en laissent pas conter. Le film se place d'emblée dans l'ombre tutélaire du grand cinéma italien : le spectre d'Anna Magnani rôde, d'autant que l'actrice principale, Patrizia Gerardi, lui ressemble ; on pense à Rossellini pour l'humanité, à Fellini pour le cirque. Mais, avec ses allures de documentaire, sa caméra portée et ses comédiens non professionnels, *La Pivellina* appartient surtout au réalisme social développé par les frères Dardenne. Au-delà de ces écrasantes références, il y a un premier film en apesanteur, qui ne sombre ni dans la caricature ni dans l'émotion facile, se cherche parfois et se trouve souvent. I.D.

Première



Dans « *La Pivellina* », il fait moche et mouillé, sans misérabilisme, comme il fait bon, sans angélisme, au creux de cette famille réinventée. On la quitte l'âme réchauffée, l'espoir réanimé.

A la recherche de son chien, elle trouve une fillette

Évitant le piège du sentimentalisme, Tizza Covi et Rainer Frimmel atteignent une vérité intense

La Pivellina

Une fillette abandonnée est recueillie par un couple d'artistes de cirque et par un adolescent, sympathiques déclassés sociaux vivant dans une caravane, dans la boueuse périphérie romaine. L'argument du film de Tizza Covi et Rainer Frimmel, présenté à la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes en 2009, laisse craindre le pire : attendre le spectateur venu contempler un petit monde baroque et attachant. Il n'en est rien, tant le parti pris adopté parvient à

éviter les pièges. Patricia, une femme d'âge mûr aux cheveux teints en rouge, vit avec son compagnon, Walter, dans une roulotte et tente de gagner sa vie en faisant des numéros de cirque. Un jour, à la recherche de son chien fugueur, elle découvre une gamine de deux ans, portant sur elle un billet indiquant que sa mère viendra la reprendre dans quelques jours.

Sourde aux conseils de Walter, qui souhaite confier la fillette à la police, elle la garde en attendant le retour de la mère indigne. Le récit, composé en apparence de moments banals, s'organise

autour de l'accueil de la fillette, de son apprivoisement, d'une forme de suspense, aussi, construit autour du risque de voir la police s'intéresser de trop près à la situation.

Qu'est-ce qui, très vite, donne le sentiment d'une vérité intense des personnages et des situations ? C'est que les comédiens jouent pour ainsi dire leur propre rôle. Artistes de cirque installés dans la banlieue de Rome, ils sont plongés dans un récit (l'adoption de l'enfant) que leur imposent les cinéastes, ces derniers les suivant au plus prêt, souvent caméra à l'épaule.

La fiction devient une sorte de catalyseur qui permet paradoxalement d'approcher une certaine vérité. S'impose une sorte de présence concrète des êtres et des choses, évacuant tout risque d'attendrissement, une présence construite par la fusion de l'acteur et de son personnage. Dès lors, *La Pivellina* devient une émouvante variation poétique sur la création d'un lien maternel et sur le sentiment d'abandon. ■

Jean-François Rauger

Le Monde

* Cette même semaine, = *Bright Star*, de Jane Campion, les amours du poète anglais Keats et de Fanny Brown.
 = la quinzaine du 17 au 29 mars, Intie nationale du film chilien de Andres Wood, = *La Buena vida*